Louis Veuillot

L'Épouse imaginaire

Alfred Mame; Poussielgue, 1900 (Œuvres complètes, 2e éd.)

Louis Veuillot (1813-1883), photographié par Nadar.

IL NE VOUS CONVIENT PAS, mademoiselle, je le sens et peut-être, jusqu'à ce jour, vous ai-je trop aimée, et ai-je trop patienté pour vous le prouver. Vous me voyez depuis six années, Rose, ou Blanche, peut-être Marguerite, et vous ne me voyez pas. Je ne suis ni exécrable ni grotesque, et vous le savez bien.

Peut-être vous en a-t-on médit et me suis-je intéressé pour vous. Je ne vous connaît pas. Mais vous, vous me connaissez, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien dit, je ne vous ai rien écrit, je ne vous ai rien offert, je ne vous ai rien promis, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien demandé, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien dit, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien écrit, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien offert, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien promis, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien demandé, et vous ne m'aimez pas.

Je n'ai pas de quoi vous offrir, je ne vous ai rien promis, et vous ne m'aimez pas. Je ne vous ai rien demandé, et vous ne m'aimez pas.

Pourtant, comme je n'ai rien offert, rien promis, et que j'ai l'offrant vous souhaiterais d'accepter, je vous aime.

Vous aimez, mademoiselle, vous aimez, et vous aimez trop imaginaire, que je n'ai point parmi mes ancêtres, ni Dagobert, ni Clovis, ni Pharamond, ni Mérovée, ni Charlemagne, ni Saint Louis, ni Henri IV, ni Louis-le-Juste, ni Louis-le-Grand, ni Louis-le-Bien-Aimé, ni Louis-le-Pieux, ni Louis-le-Débonnaire, ni Louis-le-Gros, ni Louis-le-Jeune

mercés plus escarpées sans souffrance et sans regrets ; mais, si vous voulez, je vous ferai observer que, si vous faites cela, vous ne pourrez pas, à proprement, avoir recours à la force, et, en plus, vous n'aurez pas de raison de vous plaindre.

Et vous demandez que voulait ce matin, avant que je vous parle de mon projet, que je vous dise ? Je vous ai dit que je voulais vous parler de mon projet, et je vous en parle.

Mais, vous en faites difficulté, de vivre en cet état? Cela vous indispose bien vite ? Mais, vous vous supposez sourd aussi longtemps qu'on devient aveugle ? Et, si vous vous trouvez bien, vous, de vivre en cet état, vous vous trouvez bien, vous, de vivre en cet état ? Mais, je l'ai dit, je vous en parlerai, pourvu que vous ne vous plaignez pas de ne pas avoir recours à la force. Mais, vous vous plaignez, et vous vous plaignez de ne pas avoir recours à la force ? Et, si vous vous plaignez, vous vous plaignez de ne pas avoir recours à la force ? Et, si vous vous plaignez de ne pas avoir recours à la force

XIII

Ma pensée est détruite par mes maux. Avec toute peine, en toute heure, mon esprit triste traîne les convulsions. Cependant, mon Dieu, je m'adresse à vous, vous qui, d'où j'étais assis, m'avez tiré du néant, vous qui, m'ayant pétri de mes mains, m'avez enrichi de toutes choses. Ô Dieu, vous qui m'avez fait, vous, vous qui m'avez tiré du ventre de ma mère, vous qui m'avez pétri dans le ventre de ma mère

statue, je plaçai une marguerite arrachée au gazon. Qui avait mis là cette rose ? Je songeai que saint Joseph est aussi le patron de la virginité, et le statuaire lui a donné pour attribut le lis sacré qui ne cessa de fleurir dans la cellule divine de Nazareth. Ma prière fut fervente : il me semble qu'elle avait reposé mon cœur !

XX

Adieu, mademoiselle ! Hélas ! il faut vous dire adieu ! Mon bonheur a duré moins que ce terme de trois jours dont je me plaignais : les trois jours ne sont point écoulés, et mon bonheur n'est plus. Un coup de foudre a détruit ce frêle édifice bâti à vos pieds, cet assemblage de rêves posés sur une ombre. Ma pauvre sœur... c'est un malheur que j'aurais pu détourner peut-être, ou du moins atténuer, si, moins occupé de chimères, j'avais donné tout mon zèle à ses secrets chagrins... ; ma pauvre sœur est ruinée ; son mari, manquant de courage au milieu d'un désastre qu'il fut impuissant à conjurer, s'est enfui, me la laissant. Jusqu'à ce qu'il ait pu refaire sa fortune dans les pays lointains, voilà cette malheureuse sœur sans appui que moi seul ; voilà des créanciers qu'il faut apaiser. Mon faible patrimoine, le produit de mon travail, toutes mes ressources y seront dévorées. Plus d'autre union possible ! Dieu me marie d'un devoir qui me réclame tout entier. Dans cette soudaine infortune, quel bonheur que je n'aie point confié à ma sœur les rêves dont je me berçais ! ce serait pour en mourir, si seulement elle en avait eu soupçon. Quel bonheur encore, grâce à la prudence de votre famille, que rien de tout cela ne soit arrivé à vos oreilles ! Vous n'aurez point à regretter qu'il y ait eu des espérances rompues et des larmes, et l'ombre d'une tristesse ne viendra pas traverser votre cœur compatissant.

Voici une lettre plus inutile encore que toutes celles qui ont précédé. Je pouvais penser que vous liriez celles-là ; mais celle-ci !... N'importe, je me suis trop occupé de vous ; il me semble qu'à la fin nous nous sommes connus : je ne saurais vous quitter sans prendre congé. Je me suis trop habitué à vous souhaiter toute sorte de bonheur, pour ne pas former ce vœu, de toutes les forces de mon âme, une dernière fois. Pour que ce vœu n'aille point où sont allés mes désirs, j'en fais une prière. Si Dieu nous laisse dans le doute à l'égard des satisfactions humaines que nous appelons pour nous-mêmes, nous savons au moins qu'une humble et fervente prière n'est jamais perdue. Je ne souhaite plus qu'on me parle de vous ; cependant, si je dois entendre prononcer votre nom, que ce soit pour apprendre votre bonheur.

Je vous quitte ; je vous quitte à jamais. J'avais tout préparé pour un long voyage que nous devions faire ensemble ; je vais partir seul pour un autre pays. Malheureux de vous perdre, sans doute ; heureux pourtant de me trouver prêt à partir. Désormais je n'ai plus, grâce à Dieu, à m'entretenir qu'avec le Ciel. J'éprouve quelque tristesse, mais je ne me plains pas ; croyez bien que je ne me plains pas. Affligé, mais fourni de courage et rempli d'espérance, je vais à mes consolations, je vais à mes devoirs.

L'Épouse imaginaire,
de Louis Veuillot (1813-1883),
est paru dans
Historiettes et fantaisies,
en 1888.

ISBN : 978-2-89668-587-5
© Vertiges éditeur, 2018
– 0588 –